francisco
goldman

dire
son nom

Christian Bourgois éditeur

Excerpt of the full publication

DIRE SON NOM

Excerpt of the full publication

Francisco Goldman est né en 1954 à Boston. Écrivain et journaliste, il enseigne au Trinity College dans le Connecticut. Il est l'auteur de quatre romans – *Dire son nom*, *L'Époux divin* (Éditions de l'Olivier, 2006), *The Ordinary Seaman* (1997) et *The Long Night of White Chickens* (1992) – et d'un ouvrage de non fiction, *The Art of Political Murder* (2007). Il a reçu le Sue Kaufman Prize of American Academy of Arts and Letters pour son premier livre. Son second roman figurait parmi les finalistes des prestigieux International IMPAC-Dublin Literary Award et du Los Angeles Times Book Prize. Ses textes de fiction sont fréquemment publiés dans le *New Yorker*, *Harper's*, *The New York Times Magazine*, *Esquire*, *The New York Review of Books*, entre autres.

Sa femme, Aura Estrada, est morte tragiquement à l'âge de trente ans, en 2007. C'est en son honneur qu'il a créé et dirige le Aura Estrada Prize remis tous les deux ans à une femme de moins de trente-cinq ans écrivant en espagnol et vivant aux États-Unis ou au Mexique.

Francisco Goldman partage son temps entre Brooklyn, New York et Mexico.

FRANCISCO GOLDMAN

DIRE SON NOM

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Guillemette de Saint-Aubin

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Excerpt of the full publication

Titre original :
Say Her Name

Pour leur soutien pendant l'écriture de ce livre, toute ma gratitude va à l'American Academy de Berlin et la von der Heyden Family Foundation ; à la Ucross Foundation ; ainsi qu'à Beatrice Monti et la Santa Maddalenna Foundation. Tous mes remerciements également à N. G. à Mexico et K. R. à New York – vous m'avez aidé à surmonter les moments les plus durs.

© Francisco Goldman, 2011
© Christian Bourgois éditeur, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02206-3

Excerpt of the full publication

VLADIMIR : Si on se repentait ?
ESTRAGON : D'être né ?

– Samuel Beckett, *En attendant Godot*

Ce n'est pas simplement la mort – c'est toujours la mort de quelqu'un.

– Serge Leclaire

Chère disparue ! depuis ta mort précoce
Ma tâche a été de méditer
Sur toi, sur toi ; tu es le livre
La bibliothèque où j'étudie
Bien que je sois presque aveugle.

– Henry King, évêque de Chichester,
« Oraison funèbre de sa femme »

Je ne voudrais pas être plus rapide
ni plus jeune que maintenant si tu étais avec moi ô toi
qui étais le meilleur de tous mes jours

– Frank O'Hara, « Animaux »

… et peut-être que tu découvriras la vérité une fois au paradis, après que tu auras terminé ton boulot au bureau de Shanghai. Et peut-être que tu découvriras ton costume d'ours dans un placard au paradis.

– Aura Estrada, « My Shanghai Days »

Excerpt of the full publication

Excerpt of the full publication

1

Aura est morte le 25 juillet 2007. Je suis revenu au Mexique pour le premier anniversaire parce que je voulais être là où c'est arrivé, sur cette plage de la côte du Pacifique. Maintenant, pour la deuxième fois en un an, je suis retourné à Brooklyn sans elle.

Deux mois avant sa mort, le 24 avril, Aura avait eu trente ans. Nous étions mariés depuis deux ans moins trente-six jours.

La mère et l'oncle d'Aura m'ont accusé d'être responsable de sa mort. Ce n'est pas que je ne me juge pas coupable. Si j'étais Juanita, je sais que j'aurais voulu moi aussi me mettre en prison. Bien que ce ne soit pas pour les raisons qu'elle et son frère ont avancées.

À partir de maintenant, si tu as quelque chose à me dire, fais-le par écrit – c'est ce que Leopoldo, l'oncle d'Aura, m'a déclaré au téléphone quand il m'a appris qu'il était l'avocat de la mère d'Aura dans le procès qu'elle m'intentait. Nous ne nous sommes pas parlé depuis.

Excerpt of the full publication

Aura

Aura et moi

Aura et sa mère

Sa mère et moi

Un triangle amour-haine, ou, je ne sais pas

Mi amor, est-ce que c'est pour de vrai ?

*Où sont les axolotls ?** [1]

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Excerpt of the full publication

Chaque fois qu'Aura prenait congé de sa mère, que ce soit à l'aéroport de Mexico ou le soir sur le seuil de l'appartement de cette dernière, ou même quand elles se quittaient après un repas au restaurant, sa mère esquissait le signe de croix sur elle et murmurait une petite prière pour demander à la Vierge de Guadalupe de protéger sa fille.

Les axolotls sont une espèce de salamandre qui ne quitte jamais l'état larvaire, un peu comme des têtards qui ne deviendraient jamais grenouilles. Il y en avait beaucoup dans les lacs autour de l'ancienne ville de Mexico, et c'était un des mets préférés des Aztèques. Jusqu'à récemment, on disait qu'il en vivait encore dans les canaux saumâtres de Xochimilco alors qu'en fait même là ils ont pratiquement disparu. Ils survivent dans les aquariums, les laboratoires et les zoos.

Aura adorait la nouvelle de Julio Cortázar dont le héros est tellement fasciné par les axolotls du Jardin des Plantes à Paris qu'il se transforme en axolotl. Chaque jour, parfois même trois fois par jour, le protagoniste anonyme de cette histoire se rend au Jardin des Plantes pour regarder les étranges petits animaux à l'étroit dans leur aquarium, leurs corps laiteux et translucides, leur délicate queue de lézard, leurs faces plates d'Aztèques roses et triangulaires, leurs petites pattes aux doigts presque humains, les étranges brindilles rougeâtres qui sortent de leurs branchies, la lueur dorée de leurs yeux, la façon dont ils ne bougent presque jamais, se contentant de contracter convulsivement leurs branchies, ou se mettent brusquement à nager d'une seule ondulation du corps. Ils ont un air si étrange qu'il se convainc que ce ne sont pas juste des animaux, qu'ils ont avec lui une relation mystérieuse, sont muettement emprisonnés à l'intérieur de leurs corps et que cependant, de leurs yeux dorés animés de pulsations, ils le supplient de les délivrer. Un beau jour l'homme regarde les axolotls comme d'habitude, le visage tout près de la paroi vitrée, mais au beau milieu de la phrase, le « je » est maintenant à l'intérieur de l'aquarium, en train de regarder l'homme, la transition se fait juste comme ça.

Excerpt of the full publication

L'histoire se clôt sur l'axolotl espérant qu'il est arrivé à communiquer quelque chose à l'homme, à unir leurs solitudes silencieuses, et que si celui-ci ne vient plus à l'aquarium c'est parce qu'il est quelque part en train d'écrire une histoire à propos de ce que c'est que d'être un axolotl.

La première fois qu'Aura et moi vînmes à Paris, environ cinq mois après qu'elle se fut installée avec moi, elle tint plus que tout à aller au Jardin des Plantes voir les axolotls de Cortázar. Elle était déjà venue à Paris, mais ce n'est que récemment qu'elle avait découvert l'histoire de Cortázar. On aurait pu croire que l'unique raison pour laquelle nous étions venus à Paris c'était pour voir les axolotls alors qu'en fait elle avait rendez-vous à la Sorbonne où elle songeait à poursuivre ses études après Columbia. Le premier après-midi nous allâmes au Jardin des Plantes et acquittâmes notre droit d'entrée à son petit zoo datant du dix-neuvième siècle. Sur un panneau à l'entrée du vivarium des informations en français à propos des amphibiens et des espèces menacées étaient illustrées par un axolotl à branchies rouges vu de profil avec sa face réjouie d'extraterrestre et ses bras et mains de singe albinos. Les aquariums faisaient le tour de la salle, petits rectangles éclairés encastrés dans la paroi qui encadraient divers habitats humides : mousses, fougères, rochers, branches, flaques d'eau. Nous allâmes de l'un à l'autre en lisant les explications : plusieurs espèces de salamandres, de tritons, de grenouilles, mais pas d'axolotls. Nous refîmes le tour de la salle, au cas où nous les aurions ratés. Aura finit par aller demander au gardien, un homme d'âge moyen en uniforme, où se trouvaient les axolotls. Il ignorait tout des axolotls mais quelque chose dans l'expression d'Aura sembla le faire hésiter, et il lui demanda de patienter. Il quitta la pièce et quelques instants plus tard il revint accompagné d'une femme, un peu plus jeune que lui, en blouse bleue. Comme elle et Aura parlaient bas

et en français je ne pus comprendre ce qu'elles disaient, mais l'expression de la femme était animée et chaleureuse. Une fois à l'extérieur, Aura demeura un moment sans rien dire, l'air stupéfait. Elle finit par m'apprendre que la femme se rappelait les axolotls et qu'elle avait même dit qu'ils lui manquaient. Mais ils avaient été transférés dans le laboratoire d'une université quelques années auparavant. Aura portait son manteau en laine gris anthracite, une écharpe blanchâtre autour du cou, des mèches de ses cheveux noirs et raides étaient égarées autour de ses joues rondes et lisses qui étaient rougies comme par le froid, bien qu'il ne fît pas particulièrement froid. Les larmes, juste quelques-unes, pas un flot, des larmes chaudes et salées, débordèrent des yeux d'Aura et coulèrent sur ses joues.

Qui pleure pour une chose pareille ? je me rappelle avoir pensé. J'embrassai les larmes, respirant cette chaleur salée d'Aura. Ce qui pouvait bien bouleverser Aura à ce point dans la disparition des axolotls semblait faire partie du même mystère que celui dont l'axolotl, à la fin de la nouvelle de Cortázar, espère que l'homme le révélera en écrivant son histoire. J'ai toujours voulu savoir ce que c'était que d'être Aura.

*Où sont les axolotls ?** écrivit-elle dans son carnet. Où sont-ils ?

Excerpt of the full publication

Aura s'installa avec moi à Brooklyn environ six semaines après être arrivée de Mexico avec ses multiples bourses, dont une Fulbright et une autre de l'État mexicain, pour faire un doctorat en littérature espagnole à Columbia. Nous avons vécu ensemble presque quatre ans. À Columbia elle habitait avec une autre étudiante étrangère, une Coréenne, une botaniste hautement spécialisée. Je vis son appartement seulement deux ou trois fois avant de déménager les affaires d'Aura chez moi. C'était un appartement en enfilade, avec un long couloir étroit, deux chambres, un living en façade. Un appartement d'étudiantes, plein d'affaires d'étudiantes : sa bibliothèque Ikea, une batterie de casseroles, de poêles et d'ustensiles anti-adhésifs d'une nuance charbonneuse, un sacco, une stéréo, une petite boîte à outils, Ikea aussi, encore dans son plastique. Son matelas par terre, un tas de vêtements par-dessus. Cet appartement me rendait terriblement nostalgique – de mes années d'études, de la jeunesse. J'avais une folle envie de lui faire l'amour, dans le somptueux désordre de ce lit, mais elle avait peur que sa colocataire ne rentre, et donc nous ne le fîmes pas.

Je l'arrachai à cet appartement, abandonnant sa colocataire avec qui Aura s'entendait très bien. Mais un mois plus tard environ, quand nous fûmes sûrs qu'Aura resterait avec moi, elle trouva une autre étudiante pour la remplacer, une Russe qui avait l'air de quelqu'un qu'apprécierait la Coréenne.

Là-haut, sur Amsterdam Avenue et la 119e Rue, Aura habitait à la limite du campus. À Brooklyn, elle était obligée de faire au moins une heure de métro pour aller à Columbia, généralement pendant l'heure de pointe, et elle s'y rendait presque tous les jours. Elle changeait à la 14e Rue et se frayait un chemin dans un labyrinthe d'escaliers et de longs couloirs,

Excerpt of the full publication

sinistres et glaciaux, pour prendre les express 2 ou 3 avant d'emprunter la ligne locale à la 86e Rue. Ou elle pouvait faire à pied le trajet de vingt-cinq minutes qui la séparait de notre appartement et de la station de Borough Hall pour y prendre le 2 ou le 3. Elle finit par se décider pour la seconde option, et c'est ce qu'elle faisait presque tous les jours. En hiver le trajet pouvait être terriblement froid, surtout avec les légers manteaux de laine qu'elle portait jusqu'à ce que je la convainque de me laisser lui offrir un de ces duvets North Face qui l'emmitouflait de nylon bleu gonflé de duvet d'oie de la tête à mi-jambes. Non, *mi amor*, ça ne te grossit pas, pas toi en particulier, là-dedans tout le monde ressemble à un sac de couchage, et quelle importance de toute façon ? Ne vaut-il pas mieux être bien au chaud ? Quand elle portait le capuchon relevé et le col fermé sous le menton, avec ses yeux noirs brillants, elle ressemblait à une petite Iroquoise dans son porte-bébé, et elle ne sortait presque jamais sans quand il faisait froid.

Une autre complication de ce long trajet était qu'elle s'égarait régulièrement. Elle ratait l'arrêt ou se trompait de direction et, perdue dans son livre, ses pensées, son iPod, ne s'en apercevait pas avant d'être loin dans Brooklyn. Alors elle m'appelait de la cabine d'une station dont je n'avais jamais entendu parler, *Hola, mi amor*, eh bien, je suis à Beverly Road, je me suis encore trompée de sens – l'air volontairement dégagé, pas bien grave, rien qu'une New-Yorkaise débordée réglant un de ces problèmes routiniers que pose l'existence citadine, mais quand même avec une petite touche de défaite dans la voix. Elle n'aimait pas que je la taquine quand elle se perdait dans le métro ou même dans notre quartier, mais parfois je ne pouvais pas m'en empêcher.

Du premier jour jusqu'au dernier, je l'ai accompagnée tous les matins au métro – sauf quand elle allait en bicyclette jusqu'à Borough Hall où elle l'attachait, solution

Excerpt of the full publication

qui fut vite abandonnée du fait que les SDF alcooliques et les drogués lui volaient sa selle, ou quand il pleuvait ou qu'elle était tellement en retard qu'elle prenait un taxi jusqu'à Borough Hall, ou encore dans les rares occasions où elle partait comme une petite tornade furieuse parce qu'il se faisait tard et que j'étais encore aux toilettes en train de lui crier de m'attendre, et les deux ou trois fois où elle était tellement fâchée contre moi pour une raison ou une autre qu'elle n'avait absolument pas voulu que je l'accompagne.

Mais généralement j'allais avec elle jusqu'à la station de la ligne F sur Bergen ou à Borough Hall, bien que nous finîmes par tomber d'accord que, quand elle allait à Borough Hall, je la quitterais à l'épicerie du Français sur Verandah Place – j'avais du travail et je ne pouvais pas perdre presque une heure chaque jour à faire l'aller-retour – même si elle essayait de m'entraîner plus loin, jusqu'à Atlantic Avenue, ou Borough Hall en fin de compte et même jusqu'à Columbia. Alors je passais la journée à la bibliothèque – quelques semestres plus tôt j'y avais dirigé un atelier d'écriture et j'avais encore ma carte – à lire, écrire, ou tâcher de prendre des notes dans un carnet quand je ne relevais pas mes mails sur l'un des ordinateurs de la bibliothèque ou tuais le temps en lisant les journaux en ligne en commençant par les pages sports du *Boston Globe* (j'ai grandi à Boston). Généralement nous déjeunions chez Ollie avant d'aller claquer du fric en DVD et en CD chez Kim's, ou à Labyrinth Books, dont nous sortions chargés de lourds sacs de livres que ni l'un ni l'autre n'avions le temps de lire. Les jours où elle ne m'avait pas persuadé de l'accompagner à Columbia, parfois elle me téléphonait pour me demander de venir juste pour déjeuner avec elle, et le plus souvent, j'y allais. Aura disait :

Francisco, je ne me suis pas mariée pour déjeuner toute seule. Je ne me suis pas mariée pour rester toute seule.

Les matins où nous allions à pied jusqu'au métro, c'est

Aura qui faisait la plus grande partie sinon l'intégralité de la conversation, parlant de ses cours, des professeurs, des étudiants, ou d'une idée de nouvelle, de roman, ou de sa mère. Même quand elle était particulièrement *neuras* et reprise par ses angoisses habituelles, j'essayais de trouver de nouveaux encouragements ou d'en reformuler ou répéter d'anciens. Mais j'aimais particulièrement quand elle était d'humeur à s'arrêter à chaque pas pour m'embrasser ou donner de petits coups de dents à mes lèvres comme un bébé tigre et qu'elle mimait un rire muet après mon *aïe*, et la façon dont elle se plaignait *¿Ya no me quieres, verdad?* si je ne lui tenais pas la main ou la taille à l'instant qu'elle voulait. J'adorais ce rituel sauf quand je ne l'adorais pas du tout, quand je m'inquiétais : Comment est-ce que je vais jamais écrire un foutu livre avec cette femme qui m'oblige à l'accompagner au métro tous les matins et me persuade de me rendre jusqu'à Columbia pour déjeuner avec elle ?

Je continue à imaginer régulièrement qu'Aura marche à côté de moi sur le trottoir. Parfois j'imagine que je lui tiens la main et je marche avec le bras un peu dégagé du corps. Plus personne n'est surpris de voir les gens parler tout seuls dans la rue, pensant qu'ils sont au téléphone. Mais les gens vous regardent quand ils remarquent que vous avez les yeux rouges et humides et que vos lèvres sont déformées par un rictus de sanglot. Je me demande ce qu'ils croient voir et ce qu'ils imaginent être la cause de ces pleurs. À la surface, une fenêtre s'est brièvement ouverte de façon alarmante.

Un jour du premier automne suivant la mort d'Aura, à Brooklyn, à l'angle de Smith et de Union, je remarquai une vieille dame de l'autre côté de la rue qui attendait de traverser, une vieille dame normale du quartier, cheveux gris bien coiffés, un peu voûtée, une expression empreinte de gentillesse sur le visage, avec l'air de profiter du soleil d'octobre tout en attendant patiemment que le feu passe au rouge.

Excerpt of the full publication

La pensée fut comme une bombe silencieuse : Aura ne saura jamais ce que c'est qu'être vieille, elle ne jettera jamais un regard rétrospectif sur sa longue vie. Il ne m'en avait pas fallu plus pour songer à l'injustice de tout cela et à la charmante vieille dame accomplie qu'Aura était sûrement destinée à être.

Destinée. Étais-je destiné à entrer dans la vie d'Aura ou avais-je détourné indûment le cours prédestiné de son existence ? Aura était-elle censée épouser quelqu'un d'autre, peut-être un étudiant de Columbia, ce type qui travaillait à quelques tables d'elle à la bibliothèque Butler ou celui qui ne pouvait pas s'empêcher de lui jeter des regards timides à la Pâtisserie hongroise ? Comment peut-on décrire avec précision le caractère destinal de ce qui n'est pas arrivé ? Qu'en est-il de son libre arbitre, de sa propre responsabilité quant à ses choix ? Quand je traversai Smith Street une fois le feu passé au rouge, est-ce que la vieille dame avait remarqué mon visage alors que nous nous croisions ? Je ne sais pas. Mon regard brouillé était fixé sur la chaussée et j'avais envie d'être de retour dans notre appartement. Aura y était plus présente que partout ailleurs.

L'appartement que je louais depuis huit ans, était l'étage de réception d'une brownstone. À l'époque où les Rizzitano, qui la possédaient encore, occupaient le rez-de-chaussée et les trois étages, le salon était leur living. Mais il était notre chambre. Son plafond était si haut que pour changer une ampoule au plafonnier il fallait que je grimpe sur un escabeau qui mesurait un mètre quatre-vingts de haut, me dresse sur la pointe des pieds au sommet de ce pinacle branlant et tende le bras au maximum, même si je finissais par me retrouver plié en deux, battant des bras à la recherche de mon équilibre – Aura, qui me regardait assise au bureau dans le coin, disait : On croirait un oiseau amateur. Une

Excerpt of the full publication

corniche en plâtre courait sous le plafond, chaulée comme les murs, rangée néoclassique de rosettes au-dessus d'une autre rangée plus large de palmettes. Deux longues fenêtres, aux rebords profonds, garnies de rideaux, faisaient face à la rue et entre elles, s'élevant du sol au plafond comme une cheminée, se trouvait l'élément le plus clinquant de l'appartement : un immense miroir dans un cadre tarabiscoté en bois doré. La robe de mariée d'Aura le recouvrait partiellement, suspendue à un cintre que j'avais accroché avec de la ficelle aux fioritures dorées qui ornaient les deux côtés de son sommet. Sur la tablette en marbre au pied du miroir se trouvait un autel composé d'un certain nombre d'affaires ayant appartenu à Aura.

Quand je rentrai du Mexique cette première fois, six semaines après la mort d'Aura, Valentina, condisciple d'Aura à Columbia et leur amie Adele Ramirez, Mexicaine qui habitait chez Valentina, vinrent me chercher à l'aéroport de Newark dans le break du mari de Valentina, un banquier. J'avais cinq valises : deux à moi et trois pleines des affaires d'Aura, pas seulement des vêtements – j'avais refusé de jeter ou de donner presque tout ce qui lui appartenait – mais aussi des livres et des photos, et les agendas, les carnets et les feuilles volantes de toute une courte vie. Je suis sûr que si ce jour-là ç'avaient été des copains qui étaient venus m'attendre, tout aurait été très différent, et qu'après avoir jeté un coup d'œil incrédule à notre appartement, nous aurions dit : Allons dans un bar. Mais j'avais à peine terminé de monter les valises que Valentina et Adele s'étaient mises à édifier l'autel. Elles couraient en tous sens comme si elles savaient mieux que moi où tout se trouvait, choisissant et rapportant des trésors en me demandant de temps à autre mon opinion ou un avis. Adele, plasticienne, accroupie sur la tablette en marbre au pied du miroir, arrangeait : le chapeau cloche en jean avec une fleur en tissu qu'Aura avait achetée pendant

Excerpt of the full publication

Impression : S.N. Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : août 2011. N° 2121 (00000)
Imprimé en France

Dire son nom
Francisco Goldman

Cette édition électronique du livre
Dire son nom de Francisco Goldman
a été réalisée le 28 octobre 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267022063).
ISBN PDF : 9782267023121.
Numéro d'édition : 2121.

Excerpt of the full publication